GUIDE POLYGLOTTE.

PREMIÈRE PARTIE.

ANECDOTES, CONTES, ETC.

I.—MAXIMES, PROVERBES ET RÉFLEXIONS MORALES.

1. A l'homme résolu, rien n'est impossible.

2. Avec le temps et la patience, la feuille du mûrier devient du satin.

3. La mule patiente, qui voyage nuit et jour, finit par aller plus loin que le coursier Arabe.

4. Quels que soient vos talents, soyez modeste.

5. Usez de votre savoir comme de votre montre; si on vous demande l'heure qu'il est, tirez-la de votre poche et dites-le; mais ne la tirez jamais uniquement pour montrer que vous en avez une.

6. L'homme sage est celui qui sait des choses utiles, non celui qui sait beaucoup de choses.

7. Lancez-vous dans la manière de vivre qui est la plus utile, et l'habitude en fera la plus agréable.

8. Apprenez de bonne heure l'art de faire de l'argent.

9. La dépendance pécuniaire est la plus humiliante de toutes; elle dégrade l'esprit et déprave le cœur.

10. Prenez la résolution de ne pas être pauvre; quel que soit votre revenu, que votre dépense soit moindre.

11. Les égards que nous montrons pour l'économie ressemblent à ceux que nous montrons pour une vieille tante, qui doit à la fin nous laisser quelque chose.

12. Celui-là est riche, dont le revenu excède la dépense; et celui-là est pauvre, dont la dépense excède le revenu.

13. Soyez économe par devers vous-même, afin de pouvoir être libéral envers les autres.

14. Sans un ami, le monde est un désert.

15. Si vous voulez conserver votre ami, honorez-le lorsqu'il est présent, louez-le lorsqu'il est absent, et assistez-le dans le besoin.

16. Quiconque a flatté son ami avec succès, doit se regarder comme un misérable et regarder son ami comme un sot.

17. La flatterie corrompt également et celui qui la reçoit et celui qui la donne, et l'adulation n'est pas plus profitable au peuple qu'aux rois.

18. Celui qui ment pour faire du mal à un autre, est un misérable méchant; celui qui ment pour se sauver lui-même est un lâche coupable.

19. Un menteur commence par donner au mensonge l'apparence de la vérité et finit par donner à la vérite elle-même l'apparence du mensonge.

20. Tenez-vous toujours strictement à la vérité; mais tout en exprimant ce qui est vrai, exprimez-le d'une manière agréable. La vérité, c'est le tableau; la manière de la dire est le cadre qui la fait voir à son avantage.

21. Un homme n'a pas plus le droit de dire une chose incivile que d'en faire une; il n'a pas plus le droit de dire une chose irrespectueuse à un autre, que de le renverser d'un coup de poing.

22. Celui qui est vraiment poli sait contredire avec respect et plaire sans adulation; il est également loin d'une insipide complaisance et d'une familiarité commune.

23. Prenez soin de corriger chez vous-même tout ce que vous n'aimez pas chez les autres.

24. Pardonner chez nous-mêmes ces absurdités que nous ne pouvons souffrir chez les autres, c'est vouloir être nous mêmes des sots, plutôt que de laisser les autres l'être.

25. Observez avec soin la conduite et les manières de ceux qui sont distingués par leur bonne éducation, et efforcez-vous d'imiter les perfections réelles de la bonne compagnie dans laquelle vous pouvez vous trouver.

26. La différence entre un homme bien élevé et un homme mal élevé est celle-ci: l'un attire immédiatement votre sympathie, l'autre votre aversion. Vous aimez l'un jusqu'à ce que vous trouviez une raison de le haïr; vous haïssez l'autre jusqu'à ce que vous trouviez une raison de l'aimer.

27. Quelques dons utiles ou attrayants que vous possédiez, la vertu est nécessaire pour les faire briller de tout leur éclat.

28. L'amour de la vertu est l'amour de nous-mêmes.

29. Aucune action ne peut être appelée vertueuse, si elle n'est accompagnée du sentiment de notre approbation intime.

30. Ne faites rien de honteux, ni en présence des autres, ni seul; respectez-vous vous-même et les autres vous respecteront.

31. Rappelez-vous que si jamais vous sauvez votre vie aux dépens de la vertu, vous n'êtes pas certain d'avoir prolongé votre existence d'un seul instant; mais vous êtes certain d'en avoir rendu le reste méprisable.

32. Enrichissez de bonne heure votre esprit de maximes de sagesse quotidienne et d'axiômes d'obligation religieuse: la perfection de notre conduite vient de la pureté et de la sagesse de nos pensées habituelles.

33. Soyez vertueux pour vous-même, quand même personne ne le saurait, de même que vous vous nettoieriez pour vous-même, quand même personne ne vous verrait.

34. Il n'y a rien de si délicat que la réputation morale d'un homme, et rien qu'il soit autant de son intérêt de conserver pur.

35. Faites ce qui est juste, dites ce qui est vrai, soyez ce que vous paraissez être et montrez-vous ce que vous êtes.

36. Si quelqu'un parle mal de toi, réfugie-toi dans ta conscience et examine ton cœur: si tu es coupable, c'est une juste punition; si tu ne l'es pas, c'est une bonne leçon; profite de l'une et de l'autre, et tu distilleras le miel du fiel et tu te feras un ami secret d'un ennemi déclaré.

II.—VRAIE POLITESSE.

Le Président Jefferson, marchant un jour dans la rue avec un négociant, rendit d'un air de bonté le salut d'un nègre qui passait. "Comment," dit le négociant, "votre Excellence condescend-elle à saluer un esclave?" "Je serais assurément très fâché," répondit le Président, "qu'un esclave me surpassât en politesse."

III.—UNE BONNE EXCUSE.

Sheridan étant en visite chez un de ses amis, à la campagne, une demoiselle d'un certain âge prit à cœur de lui tenir compagnie dans une promenade. Il s'excusa d'abord à cause du mauvais temps. Bientôt après, cependant, la dame le surprit, tentant de s'échapper sans elle. "Eh! bien," dit-elle, "je vois que le temps s'est éclairci." "Oui," répondit-il, "le temps s'est éclairci assez pour un, mais pas assez pour deux."

IV.—UNE PLAISANTERIE COÛTEUSE.

Dominique, le bouffon favori de Louis XIV, admis un soir en présence du roi pendant le souper, ne disait pas une parole, ne proférait pas la moindre remarque, mais paraissait entièrement absorbé dans la contemplation d'un plat de perdrix d'exquise apparence. Le roi, apercevant ce qui attirait si vivement son attention, et voulant le faire parler, dit: "Donnez ce plat à Dominique."—"Et les perdrix aussi, sire?" —"Et les perdrix aussi," répliqua le magnifique monarque, enchanté de son esprit. Le plat était en or.

V.—UNE MENACE ALARMANTE.

Un étudiant en médecine ayant perdu un procès important, éclata en paroles des plus violentes contre ses juges, et dit qu'il en coûterait probablement la vie à plus de mille personnes. Il fut aussitôt arrêté, en conséquence de cette alarmante menace, et une explication lui fut demandée. "Rien de plus simple," dit-il, "en me retirant tout mon bien, vous ne me laissez d'autre ressource que de devenir médecin."

VI.—ÉTRANGE COMPARAISON.

Les Médecins, dit le Spectateur, sont la classe d'hommes la plus formidable. Ce corps peut être assimilé à l'armée Bretonne au temps de César. Les uns tuent en voiture, les autres à pied. Si l'infanterie fait moins de ravages que les hommes en chariot, c'est qu'elle ne peut se transporter aussi vite dans tous les quartiers de la ville, ni expédier autant de besogne en aussi peu de temps. Outre ce corps de troupes régulières, il y a les fourrageurs qui, sans être dûment enrégimentés et enrôlés, font grand mal à ceux qui sont assez malheureux pour tomber entre leurs mains.

VII.—LE PHILOSOPHE EN DÉFAUT.

Un savant philosophe étant très occupé dans son cabinet, une petite fille vint lui demander un peu de feu. "Mais," dit le docteur, "vous n'avez rien pour le prendre." Comme il allait chercher quelque chose à cet effet, la petite fille se baissa vers le foyer, et prenant un peu de cendre froide dans une main, de l'autre elle mit dessus quelques charbons ardents. Le docteur, voyant cela, laissa tomber ses livres d'étonnement et s'écria: "Avec toute ma science, je n'aurais jamais trouvé cet expédient."

VIII.—RIPOSTE COURTOISE.

On sait que Pope était très petit et contrefait. Un soir, étant au café de Burton, avec Swift, Arbuthnot et quelques autres amis, à parcourir un manuscrit du Grec Aristophane, ils trouvèrent une phrase qu'ils ne purent comprendre.

Comme ils parlaient assez haut, un jeune officier, qui se tenait près du feu, entendit la conversation et demanda la permission de voir le passage. "Oh," dit Pope, d'un air de sarcasme, "très volontiers; laissez regarder ce jeune homme." Sur quoi l'officier prit le livre, et, ayant réfléchi un moment, dit qu'il ne manquait qu'un point d'interrogation, pour rendre le sens intelligible. "Et dites-moi, monsieur," dit Pope, piqué d'être pris en défaut par un militaire, "qu'est-ce qu'un point d'interrogation?" "Un point d'interrogation," répliqua le jeune homme, d'un air de profond mépris, "est une petite chose crochue qui fait des questions."

IX.—UNE PAUVRE SATISFACTION.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, étant en querelle avec François Ier, Roi de France, résolut d'envoyer à ce prince un ambassadeur, avec un message conçu en termes hautains et menaçants, et désigna à cet effet le chancelier Sir Thomas More. Le chancelier ayant fait observer à Henri que son ambassade en cette circonstance pourrait lui coûter la tête :— " Ne craignez rien, mon cher ! " dit le roi, " si François vous ôte la vie, je raccourcirai de la tête tous les Français qui se trouvent dans mes domaines." " Ce serait bien là une petite satisfaction," répliqua le facétieux chancelier, " mais je doute fort, sire, que, parmi toutes ces têtes, il s'en trouvât une qui allât sur mes épaules aussi bien que la mienne."

X.—UN PROCÈS EMBROUILLÉ.

Un jeune étudiant en droit fut obligé, par le sort, d'inscrire son nom parmi certaines recrues de l'armée impériale autrichienne. Il envoya une pétition à l'empereur, exposant que, comme il était sur le point d'être appelé au barreau, il se flattait de pouvoir être plus utile à son pays comme homme de loi que comme soldat. " Mon brave ami," dit l'empereur, " vous n'ignorez pas que je suis engagé dans un procès très embrouillé contre la Convention Française et que j'ai besoin de l'aide d'hommes comme vous paraissez être. Ayez la bonté d'accepter ces douze ducats. Faites votre devoir et je vous promets de l'avancement."

XI.—PATRIOTISME.

Quand les Anglais étaient en possession de Boston, au commencement de la guerre de la Révolution, Washington, dans le but de chasser l'ennemi, consulta le Congrès sur la convenance de bombarder la ville. John Hancock présidait alors. Un membre proposa que le Président donnât le premier son opinion, comme se trouvant fortement intéressé. " Messieurs," dit-il, " tout ce que je possède est à Boston ; cependant, je me réjouirai de voir cette ville en cendres si, par ce moyen, les Anglais doivent être chassés de notre pays."

XII.—UN CORPS DE VÉTÉRANS.

Pendant la guerre de l'indépendance, quatre-vingts vieux soldats Allemands, qui, après avoir longtemps servi sous différents monarques d'Europe, s'étaient retirés en Amérique, et avaient converti leurs épées en socs de charrue, se formèrent volontairement en compagnie, et se distinguèrent dans diverses actions, dans la cause de l'indépendance. Le capitaine était âgé de près de cent ans, avait été quarante ans dans l'armée et assisté à dix-sept batailles. Le tambour avait quatre-vingt quatorze ans et l'homme le plus jeune de la troupe touchait à sa soixante-dixième année. Au lieu de cocarde, chaque homme portait un morceau de crêpe noir, en signe de leur regret d'être obligés de porter les armes, à une époque si avancée de leur vie. " Mais," disaient les vétérans, " nous manquerions de gratitude, si nous n'agissions pas pour la défense d'un pays qui nous a donné un généreux asile et nous a protégés contre la tyrannie et l'oppression." Pareil corps de soldats n'avait peut-être jamais paru auparavant sur un champ de bataille.

XIII.—ELOQUENCE NAVALE.

A l'époque où il était capitaine, l'amiral Blake fut envoyé aux Antilles avec une petite escadre, pour une expédition secrète contre les établissements espagnols. Dans un engagement, il arriva qu'un navire sauta, ce qui refroidit le courage des équipages ; mais Blake, qui n'était pas homme à plier sous un évènement malheureux, dit à ses hommes : " Eh ! bien, mes garçons, vous avez vu sauter un navire anglais ; voyons maintenant quelle figure fera un bâtiment espagnol dans la même situation." Cette harangue pleine d'à-propos releva immédiatement les esprits et en moins d'une heure il incendia un de ses adversaires. " Là, mes garçons," dit-il, " je savais que nous aurions bientôt notre revanche."

XIV.—UNE RÉPLIQUE DE MATELOT.

Comme un matelot était sur le point de s'embarquer pour un long voyage, un de ses amis lui dit : " Je suis étonné que vous osiez vous confier à la mer, quand votre père, votre aïeul et votre bisaïeul ont tous péri dans des naufrages." " Mon brave," demanda le matelot, " où votre père est-il mort ? "

" Dans son lit, de même que tous ses ancêtres avaient fait avant lui." " Et comment, alors, osez-vous vous confier à un lit, quand votre père, votre aïeul et votre bisaïeul y sont morts ? "

XV.—STRATAGEME.

Lafontaine avait l'habitude de manger tous les soirs une pomme grillée. Un jour, on l'appela et il mit la pomme sur la cheminée. Pendant son absence, un de ses amis entra dans la chambre, vit la pomme et la mangea. Lafontaine de retour, ne trouvant plus le fruit, devina ce qui s'était passé, et s'écria en affectant une grande émotion : " Que peut être devenue la pomme que j'ai laissée ici ?" "Je n'en sais rien," dit l'autre. " J'en suis enchanté, car j'y ai mis de l'arsenic pour tuer les rats." " Grand dieu ! Je suis empoisonné," reprit le visiteur, dans la plus grande alarme ; " vite, envoyez chercher un docteur." "Mon cher," dit Lafontaine, "calmez-vous ; maintenant je me rappelle que j'ai oublié d'en mettre : toutefois, je suis fâché qu'il ait fallu un mensonge pour découvrir la vérité."

XVI.—LA LOI DU TALION.

Un couvreur Turc, étant à l'ouvrage sur le toit d'une maison, tomba dans la rue sur un riche vieillard, qu'il tua, sans se faire grand mal à lui-même. Le fils du défunt le fit arrêter et conduire devant le Cadi, auprès duquel il employa toute son influence pour faire condamner le pauvre homme : bien que l'innocence de ce dernier fût clairement établie, rien ne pouvait le satisfaire, sinon la loi du talion. Le Cadi condamna, en conséquence, le couvreur à se mettre exactement à la même place où se trouvait le vieillard au moment de l'accident—" et vous," dit-il au fils, "allez sur le toit de la maison, tombez sur le couvreur, et tuez-le, si vous pouvez."

XVII.—UN COMBAT À MORT.

Un apothicaire, qui n'avait jamais tiré un coup de pistolet ni dégainé une épée, fut appelé en duel, par un officier. Il se rendit au lieu désigné pour la rencontre, et faisant observer à son adversaire qu'il ne savait pas se battre, lui dit qu'il avait un autre moyen d'arranger l'affaire. Il tira alors de sa

poche une boîte de pilules et, en prenant deux, dit à l'officier. " Comme vous êtes homme d'honneur, je sais que vous ne désirez pas profiter de vos avantages sur moi. Voici deux pilules ; l'une est composée d'un poison mortel ; l'autre est inoffensive. Si chacun de nous en avale une, le combat sera égal. Veuillez choisir." Il est inutile d'ajouter que toute l'affaire se termina par des éclats de rire.

XVIII.—UNE ÉPÉE DE BOIS.

Un vantard, qui était dans l'habitude d'effrayer les jeunes gens, et de tâcher de les provoquer à se battre, sachant bien que pas un ne voudrait se prendre de querelle avec lui, offensa un jour inopinément une personne qui le défia en duel. Obligé d'avoir une rencontre avec son adversaire, il se trouva d'abord dans une grande anxiété ; mais, après avoir réfléchi à tous les plans possibles pour éviter la rencontre, il se décida enfin pour le moyen suivant. Il mit une lame de bois dans le fourreau de son épée, et quand il fut arrivé au lieu désigné, en présence de son adversaire, il s'écria en s'agenouillant par terre : " Grand dieu ! faites que la lame de mon épée se change en bois ; autrement, je serai obligé de tuer cet homme." Il tira alors son épée et dit à son adversaire, qui semblait étonné de ce miracle apparent : " Rendez grâce au Ciel, monsieur, de ce que ma prière a été exaucée, car autrement vous auriez soupé ce soir avec Pluton."

XIX.—UNE BLESSURE DANGEREUSE.

Un chirurgien, ayant été mandé par une personne qui avait reçu une blessure légère dans un duel, donna ordre à son domestique d'aller chez lui en toute hâte et de lui apporter certain emplâtre. Le malade devint un peu pâle et dit : " Ciel ! monsieur, j'espère qu'il n'y a pas de danger." " Certainement il y en a," dit le chirurgien, " car si le maraud ne se dépêche pas, la blessure sera cicatrisée avant son retour."

XX.—POINT DE GUÉRISON, POINT D'ARGENT.

La femme d'un pauvre homme étant tombée dangereusement malade, il alla trouver un médecin également connu pour son talent et pour sa sordide avarice. Pensant que le docteur

craignait qu'il ne pût le payer pour sa peine, le brave homme tira une vieille bourse et lui dit : " J'ai là vingt dollars, qui sont tout ce que je possède au monde ; soit que vous tuiez ma femme ou que vous la guérissiez, je vous les donnerai. Le docteur, ayant accepté l'offre, alla voir la femme, mais sans succès : au bout de peu de jours, elle mourut. Il réclama alors les vingt dollars au mari, qui lui demanda s'il avait tué sa femme. " Non, certainement," répondit le docteur. " L'avez-vous guérie ?" " Non." " Alors, vous n'avez aucun droit à l'argent, et je suis réellement surpris que vous osiez venir le réclamer."

XXI.—UNE PASSION DOMINANTE.

Un joueur au lit de mort, ayant sérieusement dit adieu à son médecin, qui lui disait qu'il ne pouvait vivre au-delà du lendemain à huit heures du matin, réunit le peu de forces qui lui restaient, pour rappeler le docteur. Y étant parvenu avec peine, car il pouvait à peine élever la voix—" Docteur," ajouta-t-il, " je vous parie vingt dollars que je vis jusqu'à neuf heures."

XXII.—UNE HEUREUSE COMPARAISON.

Hume se plaignait un jour à quelques amis de ce qu'il se considérait comme maltraité par le monde, par sa censure injuste et déraisonnable, ajoutant qu'il avait écrit de nombreux volumes, dans tout le contenu desquels il n'y avait qu'un petit nombre de pages que l'on pût accuser de contenir quelque chose de répréhensible; cependant, pour ces quelques pages, il se voyait injurié et déchiré. L'auditoire demeura un moment silencieux ; mais enfin une personne fit observer sèchement que cela lui rappelait une de ses vieilles connaissances, un notaire public, qui, condamné à être pendu pour faux, se lamentait sur l'injustice et la dureté extrêmes de son destin, attendu qu'il avait écrit bien des milliers de feuilles inoffensives, et que maintenant il allait être pendu pour une seule ligne.

XXIII.—PROBITÉ.

Passant une nuit le long des remparts, le maréchal Turenne fut attaqué par une bande de voleurs, qui lui enlevèrent tout, à l'exception d'un diamant de valeur, qu'ils lui permirent

de conserver, sur sa promesse de leur donner cent louis, le lendemain. Dans le courant de la journée, un des voleurs eut l'audace de se présenter chez lui et de lui réclamer tout bas, au milieu d'une compagnie nombreuse, l'accomplissement de sa promesse. Turenne donna ordre de payer la somme et lui laissa le temps de s'échapper, avant de raconter l'aventure. Chacun parut surpris d'un tel procédé. " Un honnête homme " dit-il, " ne doit jamais manquer à sa parole, même vis à vis de coquins."

XXIV.—CHARITÉ.

Un pauvre homme demandait à un Quaker la charité ou du travail. Le Quaker dit : " Ami, je ne sais ce que je puis te donner à faire. Voyons ; tu peux porter en haut ce bois qui est dans la cour et je te donnerai un demi dollar." Le pauvre homme le fit avec joie et cette tâche l'occupa jusques vers midi : alors il alla dire au Quaker que le travail était fait et lui demanda s'il n'avait rien de plus à faire. " Ami, laisse-moi réfléchir," dit le bienfaisant Quaker : " oh ! tu peux redescendre le bois, et je te donnerai un autre demi dollar."

XXV.—DISTRACTION.

Newton, ayant extrêmement froid un soir d'hiver, attira sa chaise très près de la grille, dans laquelle un grand feu venait d'être allumé. Par degrés, le feu ayant entièrement pris, Newton sentit une chaleur d'une intensité intolérable et sonna avec une violence inusitée. Son domestique n'était pas à portée en ce moment, mais il parut bientôt. A ce moment, Newton était presque littéralement grillé. " Enlevez la grille, paresseux vaurien ! " s'écria-t-il, d'un ton d'irritation très rare chez cet aimable et conciliant philosophe : " Enlevez la grille, avant que je ne sois brûlé à mort." " Permettez maître," dit le domestique, " ne pourriez-vous pas plutôt reculer votre chaise ? " " Sur ma parole," dit Newton en souriant, " je n'y avais pas pensé."

XXVI.—IGNORANCE.

Korsakof, favori de l'impératrice Catherine, possédait un belle figure et une tournure très élégante, mais était entièrement dénué de connaissances. Dès qu'il eut été appelé à la cour, il pensa qu'un homme comme lui devait nécessairement

avoir une bibliothèque. En conséquence, il fit venir sans délai le libraire le plus renommé de Saint Pétersbourg et l'informa qu'il avait besoin de livres pour sa maison de Vasiltchilof, dont l'impératrice venait de lui faire présent. Le libraire lui demanda quels livres il voulait. " Vous connaissez cela mieux que moi," répondit-il ; " c'est votre affaire ; mais il faut qu'il y ait de grands livres en bas et de petits en haut, comme chez l'impératrice."

XXVII.—UNE LEÇON.

Un ami du Doyen Swift lui envoya un jour un turbot en présent, par un domestique qui avait souvent fait des commissions semblables, mais qui n'avait jamais reçu la moindre marque de générosité du Doyen. Après avoir obtenu accès dans la maison, il ouvrit la porte du cabinet et posant brusquement le poisson, cria d'une voix bourrue : " Mon maître vous envoie un turbot." " Jeune homme," dit le Doyen, en se levant de son grand fauteuil, " est-ce là la façon dont vous vous acquittez de votre message ? Laissez-moi vous enseigner de meilleures manières ; asseyez-vous dans mon fauteuil ; nous changerons de rôles et je vous montrerai à vous conduire à l'avenir." Le garçon s'assit, et le Doyen, allant à la porte, s'avança jusqu'à la table d'un pas respectueux et faisant un profond salut, dit : " Monsieur, mon maître vous présente ses compliments affectueux, espère que vous vous portez bien et vous prie d'accepter un petit présent." " Vraiment ? " dit le garçon ; " reportez lui mes remercîments sincères, et voici une demi-couronne pour vous." Le Doyen, ainsi poussé à un acte de générosité, rit de tout son cœur et donna au garçon une couronne, pour son esprit.

XXVIII.—PIQUANTE RÉPLIQUE.

Peu après la fin de la Révolution Américaine, une députation de chefs indiens, ayant quelques affaires à traiter avec le gouverneur, fut invitée à dîner avec divers fonctionnaires à Philadelphie. Pendant le repas, les yeux d'un jeune chef furent attirés par un moutardier, dans lequel se trouvait une cuiller prête à servir. Tenté par sa couleur brillante, il l'attira doucement vers lui et en eut bientôt une pleine cuillerée dans sa bouche. Découvrant aussitôt sa méprise, il eut cependant le courage d'avaler la moutarde, bien qu'elle lui fît

venir les larmes aux yeux. Un chef assis en face de lui à table, qui avait vu l'effet, mais non pas la cause, lui demanda " pourquoi il pleurait ? " Il répondit " qu'il pensait à son père, tué dans un combat." Bientôt après, le questionneur lui-même, poussé par la curiosité, fit la même expérience, avec le même résultat, et fut à son tour interrogé par le jeune sachem " pourquoi il pleurait ? " " Parce que vous n'avez pas été tué lorsque votre père le fut," lui fut-il vivement répondu.

XXIX.—MANIÈRE D'OBTENIR UNE PLACE PRÈS DU FEU.

Un voyageur Yankee, arrivant à une auberge de campagne, complètement trempé par la pluie, trouva le feu si étroitement entouré d'hôtes, qu'il ne put s'en approcher, jusqu'à ce qu'il eut imaginé un expédient pour les disperser. Ayant appelé le valet d'écurie, il lui ordonna à haute voix de donner immédiatement à son cheval six douzaines d'huîtres. " Mais un cheval ne mange jamais d'huîtres," répondit le garçon. " Faites ce que je vous dis," répliqua le voyageur, " et vous verrez." Un pareil fourrage pour un cheval excita une grande surprise, et aussitôt que les huîtres furent prêtes, la compagnie entière se leva et se rendit à l'écurie, pour voir un cheval manger des huîtres. Le voyageur, alors, prit tranquillement la meilleure place près du feu. Comme on pouvait s'y attendre, le garçon revint immédiatement lui dire que le cheval ne voulait pas manger les huîtres. " N'importe," fit le voyageur, " apportez-les ici, je les mangerai."

XXX.—INSINUATION INDIRECTE.

Un ecclésiastique, qui était dans l'habitude de prêcher dans diverses parties du pays, se trouvait un jour dans une auberge, où il observa un maquignon qui s'efforçait de mettre dedans un monsieur, en lui faisant prendre un cheval poussif pour une bête en bon état. Le ministre connaissait la mauvaise réputation du maquignon ; prenant l'étranger à part, il lui dit de se méfier de la personne avec qui il traitait. Le monsieur finit par refuser l'achat et le maquignon, piqué au vif, murmura : " Ministre, j'aimerais beaucoup mieux vous entendre prêcher, que de vous voir intervenir ainsi en particulier dans un marché d'homme à homme." " Eh ! bien," répliqua le

ministre, " si vous aviez été, dimanche dernier, où vous devriez être, vous auriez pu m'entendre prêcher." " Où était ce ?" demanda le maquignon. " Dans la prison d'Etat,' répliqua le ministre.

XXXI.—FRANCHISE D'UN CONDAMNÉ.

Le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, passant un jour par Barcelone, alla visiter les galériens. Il interrogea beaucoup d'entr'eux et demanda quel crime chacun d'eux avait commis. Tous s'efforcèrent de paraître innocents. L'un dit qu'on l'avait envoyé là par erreur; un autre que son juge avait été suborné pour le condamner; un troisième qu'il était là par trahison; bref, tous étaient parfaitement innocents et victimes, suivant leur dire. Enfin, le duc arriva à un pauvre diable, d'apparence plus humble que tout le reste, auquel il demanda aussi pourquoi il était là. " Monseigneur," répondit-il, " je ne puis nier que je n'aie mérité d'être ici; car, me trouvant en grand besoin d'argent, j'ai volé la bourse d'un moine qui se rendait à Tarragone." Le duc prenant un air sévère, lui dit: " Coquin que vous êtes, que faites-vous ici, parmi tous ces honnêtes gens? Quittez leur compagnie au plus vîte, afin de ne pas les gâter." Il fut ainsi mis en liberté, tandis que les autres restèrent aux galères.

XXXII.—UN QUAKER INTRÉPIDE.

Dans la guerre de 1812, un navire marchand de New York fut poursuivi par un corsaire anglais; ayant quatre canons et quantité d'armes, on résolut d'affronter la lutte avec l'ennemi, plutôt que d'être fait prisonnier. Entr'autres passagers, il y avait un Quaker athlétique, qui, tout en repoussant toutes les sollicitations de prendre part au combat, comme chose contraire à ses principes religieux, ne cessa de marcher de long en large sur le pont, sans aucune apparence de crainte tout le temps que l'ennemi fit pleuvoir sa mitraille. A la fin, les navires s'étant étroitement rapprochés l'un de l'autre, l'Anglais manifesta des dispositions à l'abordage, qui se réalisèrent bientôt. Alors le Quaker, qui avait l'œil au guet, s'élança inopinément sur le premier homme qui sauta à bord, et, le saisissant vigoureusement au collet, il lui dit froidement: " Ami, tu n'as rien à faire ici," et en même temps, il le lança par dessus bord.

XXXIII.—UN BON FILS.

Tandis que les troupes françaises étaient campées à Boulogne, l'attention publique fut excitée par l'audacieuse tentative d'évasion que fit un matelot anglais. Cet homme, s'étant échappé du dépôt et ayant gagné le bord de la mer, où les bois lui servirent à se cacher, construisit, sans autre outil qu'un couteau, un canot tout en écorces d'arbres. Quand le temps était beau, il montait sur un arbre et cherchait au loin le drapeau anglais; ayant enfin observé un croiseur britannique, il courut au rivage, avec son canot sur son dos et était sur le point de se confier aux flots dans son frêle esquif, lorsqu'il fut poursuivi, arrêté et chargé de chaînes. Tout le monde, dans l'armée, voulut voir le bateau et Napoléon, ayant à la fin entendu parler de l'affaire, fit venir le matelot et l'interrogea. " Il faut," dit Napoléon, " que vous ayez un grand désir de revoir votre patrie, pour avoir pu vous résoudre à vous risquer sur la mer dans une barque si frêle. Je suppose que vous y avez laissé une bonne amie." " Non," dit le matelot, " mais une pauvre mère infirme, que je brûlais de revoir." " Et vous la reverrez," dit Napoléon, qui donna en même temps l'ordre de le mettre en liberté et de lui donner une somme d'argent considérable pour sa mère, faisant observer que " celle qui avait un si bon fils devait être une bonne mère."

XXXIV.—PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS.

Un visir, ayant offensé son maître, fut condamné à une captivité perpétuelle, dans une haute tour. La nuit, sa femme vint pleurer sous sa fenêtre. " Cessez de vous chagriner," dit le sage; " rentrez maintenant à la maison et revenez quand vous vous serez procuré un escarbot vivant, un peu de miel et trois pelotons—un de la soie la plus fine, un autre de gros fil à paquet et un troisième de fouet—et enfin un gros rouleau de corde." Quand elle revint au pied de la tour pourvue de ces objets, il lui ordonna de toucher la tête de l'insecte avec un peu de miel, de lui attacher un bout de la soie autour du corps et de le placer sur le mur de la tour. Séduit par l'odeur du miel, qu'il pensait être emmagasiné quelque part au-dessus de lui, l'escarbot continua à monter, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en haut et mit ainsi le visir en

possession d'un bout du fil de soie; à l'aide de la soie, il tira à lui le fil à paquet; à l'aide du fil à paquet la petite ficelle, et à l'aide de la ficelle une grosse corde, susceptible de porter son propre poids; et il finit ainsi par s'échapper du lieu de son emprisonnement.

XXXV.—DIFFÉRENCE ENTRE L'AVARICE ET L'ÉCONOMIE.

Comme on était en train de faire une collecte pour construire un hôpital pour les pauvres, ceux qui s'employaient à obtenir des souscriptions arrivèrent à une petite maison, dont la porte était à demi ouverte. De l'entrée, ils entendirent un vieillard gronder sa servante, qui, après avoir ouvert un paquet, en avait jeté l'enveloppe dans le feu, sans songer qu'elle pouvait peut-être encore servir. Après s'être un moment divertis en prêtant l'oreille à la dispute, ils frappèrent et se présentèrent devant le vieillard. Dès qu'il eut appris l'objet de leur visite, il les pria de s'asseoir, tandis qu'il écrivait un bon de cinq cents dollars. Les quêteurs, étonnés de cette générosité, à laquelle ils s'attendaient peu, ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise et dirent au vieillard ce qu'ils avaient entendu. "Mes amis," dit il, "votre surprise est occasionée par quelque chose de bien simple. Je tiens maison et j'économise ou dépense à ma manière; l'un me fournit les moyens de faire l'autre, et les deux choses répondent également à mes penchants.—En fait de bienfaisance et de dons, attendez toujours davantage des gens prudents, qui comptent avec eux-mêmes."

XXXVI.—LES COMMISSIONS NON REMPLIES.

Une personne, qui allait pour quelques mois en Europe, était assiégée de tous côtés de prières d'acheter quantité d'articles qu'on ne peut avoir qu'à Paris. "Faites seulement une petite note de ce que vous voulez," disait il, "et je serai heureux de m'en occuper." En conséquence, chacun fit sa liste; un seul y joignit l'argent nécessaire pour payer les objets demandés. Le voyageur employa cette somme suivant les indications reçues; il n'acheta rien pour les autres. A son retour, tous vinrent à lui pour recevoir leurs affaires, mais furent vivement désappointés en apprenant l'accident qui l'avait privé du plaisir de remplir leurs commissions. "Par une belle matinée," dit il, "comme j'étais sur le pont du navire, je tirai mon portefeuille, pour jeter un coup d'œil sur vos notes et les mettre en ordre, quand soudain un coup de vent les prit et les emporta à la mer." "Cependant," observa quelqu'un, "je croyais que vous aviez apporté pour un tel tout ce qu'il vous avait demandé." "Cela est vrai," répondit le voyageur, "mais ç'a été par pure chance et simplement grâce à ce qu'il avait mis dans sa note un peu d'argent, dont le poids l'empêcha d'être emportée par dessus bord."

XXXVII.—UN ASTROLOGUE RUSÉ.

Sous le règne de Louis XI., un astrologue ayant fait quelques prédictions désagréables au roi, sa majesté, pour se venger, résolut de le mettre à mort. Le lendemain, il fit venir l'astrologue et ordonna à ses serviteurs de le jeter par la fenêtre, à un signal donné. Dès que l'astrologue entra, le roi s'adressa à lui en ces termes: "Vous qui prétendez être si savant et connaître si parfaitement la destinée des autres, peut-être pourrez vous me dire quelle sera la vôtre et combien de temps vous avez à vivre?" L'astrologue, qui commençait à appréhender quelque danger, répondit avec une grande présence d'esprit, "Je connais ma destinée; je dois mourir trois jours avant votre majesté." Le roi, dès ce moment, loin de le faire jeter par la fenêtre, prit le plus grand soin de lui, et fit tout ce qui était en son pouvoir, pour retarder la mort d'un homme qu'il devait suivre de si près.

XXXVIII.—DANGERS DE LA CHIMIE.

Un professeur de chimie répétait un jour, devant sa classe, une expérience avec des substances combustibles, lorsque tout à coup le mélange fit explosion et la fiole qu'il tenait à la main vola en mille pièces. "Messieurs," dit le docteur à ses élèves avec la gravité la plus naturelle, "j'ai souvent fait cette expérience avec la même fiole, et ne l'ai jamais vue se briser entre mes mains auparavant." La simplicité de cette remarque, parfaitement superflue, provoqua un rire général, auquel le savant professeur, qui en reconnut sur le champ le motif, se joignit de tout son cœur.

Quelque chose de plus grave arriva à M. Roelle, éminent chimiste français, mais opérateur des moins prudents. Un jour, en faisant quelques expériences, il dit à ses auditeurs: "Messieurs, vous voyez ce chaudron sur ce fourneau; eh! bien, si je cessais un seul instant de le remuer, il s'en suivrait une explosion qui nous lancerait tous en l'air." L'assistance avait à peine eu le temps de réfléchir sur cette agréable nouvelle, qu'il oublia de remuer et sa prédiction s'accomplit. L'explosion eut lieu avec un horrible fracas; toutes les fenêtres du laboratoire volèrent en éclats, et deux cents auditeurs furent emportés dans le jardin. Par bonheur, aucun ne reçut de blessures sérieuses, la plus grande violence de l'explosion s'étant produite dans la direction de la cheminée. Le démonstrateur s'en tira sans autre mal que la perte de sa perruque.

XXXIX.—L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.

Un aveugle, ayant économisé une somme considérable d'argent, l'enterra dans un petit jardin derrière sa maison, où il avait l'habitude d'aller visiter son trésor de temps en temps, pour s'assurer qu'il était en sûreté, et y ajouter ses petites épargnes. Un voisin découvrit le dépôt et se l'appropria. L'aveugle s'aperçut qu'on avait volé son trésor, et soupçonnant son voisin d'être le voleur, résolut de s'en assurer, et de le surpasser en finesse s'il était possible. Il alla donc chez lui et lui dit qu'il était venu demander son avis sur un sujet important. "Eh! bien," dit l'autre, "qu'est ce?" "Eh! bien," reprit l'aveugle, "j'ai une somme d'argent, que j'ai cachée en lieu sûr; mais elle ne me rapporte rien: maintenant, ayant reçu dernièrement un legs, je suis dans le doute de savoir s'il vaut mieux l'enterrer avec le reste ou placer le tout dans les fonds publics, où cela me rapportera quelque intérêt." Le voisin lui conseilla de ne point risquer son argent dans les fonds, qui étaient sujets à des fluctuations et incertains, mais de le déposer en lieu sûr, comme il avait fait pour le reste." Aussitôt que l'aveugle l'eut quitté, le voleur replaça soigneusement l'argent qu'il avait pris, pensant par ce moyen s'assurer les deux sommes. L'autre, qui s'attendait à ce résultat, prit son argent. Peu de temps après, il alla rendre une visite à son voisin, lui dit qu'ayant soudainement changé l'idée, il avait maintenant trouvé pour son argent un endroit qu'il supposait devoir être plus sûr encore, et lui demanda s'il ne pensait pas qu'après tout les aveugles étaient quelquefois les plus clairvoyants?

XL.—UNE PREUVE ÉCRASANTE.

Un Espagnol, qui traversait une partie déserte du Mexique sur un cheval maigre et écrasé de fatigue, rencontra un Indien, extrêmement bien monté, sur un jeune et vigoureux coursier. L'Espagnol demanda à l'Indien de changer de cheval avec lui; mais l'échange ayant été refusé, il eut recours à la violence et s'empara de l'animal par force. L'Indien, qui était extraordinairement agile à pied, resta sur les talons de son oppresseur, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au prochain village, où il se plaignit à l'alcade de l'injustice qu'on lui avait faite. L'Espagnol, cependant, eut l'impudence de réclamer la bête comme sienne et comme il n'y avait d'autre preuve du contraire que la seule parole de l'Indien, de peu de valeur contre celle d'un Espagnol, le magistrat était sur le point de le renvoyer, lorsque, tout d'un coup, paraissant se souvenir de quelque chose, il ôta son manteau et s'écria: "Le cheval est à moi, et je le prouverai." Enveloppant, au même instant, la tête de l'animal, il se retourna vers l'Espagnol et lui dit: "Puisque vous soutenez que le cheval est à vous, dites au magistrat s'il est borgne de l'œil droit ou de l'œil gauche?" "Du droit," répondit l'Espagnol. "C'est faux!" reprit l'Indien, "il n'est borgne ni de l'un ni de l'autre;" et enlevant immédiatement son manteau, il convainquit le magistrat qu'il était le véritable propriétaire.

XLI.—UN ASSOCIÉ EN PARTICIPATION.

Un marquis Italien ayant invité la noblesse du voisinage à une grande fête, on s'était en conséquence procuré toutes les choses les plus succulentes que fournissait la saison. Plusieurs personnes de la compagnie étaient déjà arrivées, afin de présenter de bonne heure leurs respects à son excellence, lorsque le majordome entra précipitamment dans la chambre.

"Monseigneur," dit-il, "il y a en bas un pêcheur extraordinaire, qui a apporté, je crois, un des plus beaux poissons qu'on trouve en Italie, mais il en demande un prix!"